

POUR QUE LE COURANT PASSE

Une réaction aux thèses de Pierre Gisel sous forme de lettre personnelle

Par Michel Kocher, pasteur

Pierre,

Tu le sais, je suis un passionné de pneumatologie. A ce titre mais aussi parce que j'ai été l'un de tes étudiants alors que tu étais professeur invité à Genève, le conseil de la revue m'a confié la tâche d'une réaction, estimant que je serais probablement à même, mieux que d'autres, de comprendre et d'argumenter. C'est pourquoi je me sens chargé de traduire et d'explicitier, dans la mesure du possible, tout autant que de réagir et d'entrer en dialogue, et ce en mon nom personnel je le souligne, d'ailleurs plus pour les lecteurs de la revue que pour toi !

Ceux qui ont pris la peine de lire ton article comprendront aisément que cette lettre de quelques pages ne puisse rendre compte de la richesse, de la densité et de l'équilibre de tes propos. Ceux que cette même densité aura découragé n'auront pas la possibilité au travers de ces lignes de rattraper leur retard. Sachant que résumer rime souvent avec déformer, je ne leur donnerai pas un "digest" des thèses. S'ils veulent avoir accès aux ouvertures théologiques et à la dynamique de ton élaboration, à ce qui donne à tes thèses l'allure d'un chantier prometteur, tout autant que critiquable... ils doivent les lire.

Je reconnais d'emblée que ces thèses me séduisent, pour une raison au moins : l'esprit qui préside à leur élaboration. Il n'est pas celui d'une polémique fondée sur la défiance à l'égard des composantes du protestantisme auxquelles tu n'appartiens pas mais avec lesquelles tu entres en dialogue ouvert et constructif. A l'opposé il n'est pas celui d'une reconnaissance de l'autre "en l'air", "par amitié"; un esprit qui ferait l'économie de la cohérence et des fondements au profit de l'émulation caritative et fraternelle. Tu te réfères à une théologie

trinitaire "à rechercher"; c'est elle qui guide non seulement ta réflexion sur les rapports Esprit-Ecriture mais la perspective plus large dont tu te réclames. Elle me semble être la seule possibilité pour que se développe une théologie (et une praxis) où le courant passe entre chrétiens d'horizons et de sensibilités différentes. Cette référence est une motivation, une espérance théologique, une méditation que partagent aujourd'hui des protestants de plus en plus nombreux, dont je suis... sans compter nos frères et soeurs d'autres confessions chrétiennes !

1. PAS DE STRUCTURATION VÉRITABLE SANS COMMUNICATION

Je développerai trois remarques d'importances inégales, une sur chacune des parties de ton article. Dans la première, intitulée "Eléments structurants", je m'arrête sur un point qui m'apparaît central, celui "Du rapport de Dieu à l'homme" (3.).

En théologie réformée comme d'ailleurs pour la théologie occidentale en général, l'articulation christologie-pneumatologie est un lieu théologique essentiel (cf. la controverse du Filioque). Une traduction accessible de ce débat est l'affirmation suivante : s'il n'y a pas d'Esprit sans Christ, il n'y pas non plus de Christ sans Esprit. Je suis heureux de la lire sous ta plume (3.2.1) car je crois avec toi à l'existence d'un déficit pneumatologique en théologie protestante. Mais je ne suis pas convaincu par les développements que tu esquisses à partir du second membre (pas de Christ sans Esprit). Au risque d'être un peu provoquant, je dirais que ton souci d'établir la subsistance propre de l'Esprit reste au rang de pétition de principe. J'en veux pour indice la difficulté devant laquelle tu sembles te trouver pour évaluer le déploiement réel de cette subsistance. Tu restes, comme tous les réformés, dans des catégories christologiques (mystère pascal, radicalité de type christologique), sauf peut-être quand tu mentionnes la "naissance d'en-haut". Mais précisément, l'orthodoxie réformée et barthienne (à laquelle je ne saurais simplement t'assimiler !), par ses lunettes exclusivement christologiques n'a pas su rendre compte de la dimension proprement pneumatologique de cette naissance, une dimension pourtant explicite dans le texte biblique ("eau et Esprit", Jn 3,6). Tu le sais aussi bien que moi : la naissance d'en-haut recouvre des problèmes de pastorale que les réformés ne maîtrisent pas, embués qu'ils sont en cela par une théologie qui passe comme chat sur braise sur tout ce qui fait référence au "vent qui souffle où il veut" !

A mon avis, dire qu'il n'y a pas de Christ sans Esprit, au même titre qu'il n'y a pas d'Esprit sans Christ, c'est distinguer un fait de communication-révélation (veine pneumatologique) du fait d'incarnation-rédemption (veine christologique). Toute la tradition biblique nous invite à le faire, puisqu'elle est dépositaire d'un fait de communication-révélation (la révélation au peuple d'Israël et les Ecritures vétérotestamentaires), qui précède chronologiquement l'incarnation. Comment penser cette veine pneumatologique distinctement de la veine christologique mais en les articulant l'une à l'autre pour que la subsistance ne soit pas autonomie ou indépendance ? C'est l'exercice auquel j'ai commencé à m'atteler dans les numéros 31 et 32 de *Hokhma*. Trinitairement, la subsistance de l'Esprit c'est l'animation de la communion entre le Père et le Fils. C'est une opération qui n'est pas indépendante du Fils puisque bibliquement c'est Jésus qui annonce l'envoi de l'Esprit et c'est son départ auprès du Père qui le rend possible; l'Esprit a donc agité par le Fils... et il continue d'agir par lui ! Mais cette opération est propre à l'Esprit puisque bibliquement Jésus a reçu l'Esprit pour son ministère; l'Esprit a donc agité pour le Fils... et il continue à agir pour lui, c'est là sa subsistance ! Aujourd'hui l'opération de l'Esprit est tout à la fois dépendante du Fils (le Christ nous envoie l'Esprit du Père) mais distincte de l'opération du Fils (l'Esprit du Père nous conduit au Fils). Quelle épaisseur donner à cette opération de l'Esprit distincte de celle du Fils ? C'est là que se trouvent les difficultés mais aussi les promesses d'une reprise de la pneumatologie en tradition protestante (pour ne pas dire occidentale).

Dans ma recherche j'ai proposé une piste pour formuler des catégories et des axes de travail capables de rendre compte de la liberté de l'opération de l'Esprit qui nous conduit au Fils. Ma suggestion est la suivante : dans son action pour le Fils, l'Esprit a normé son action pour nous. Pour identifier ces catégories et ces axes de recherche, il faut donc reprendre, sous l'angle de l'Esprit, la lecture du ministère de Jésus comme celle de ses préfigurations dans l'ancienne alliance. Les Patriarches et les Prophètes sont des hommes de l'Esprit; Jésus quant à lui, est l'homme de l'Esprit par excellence. Parmi les éléments qu'une telle lecture peut nous apporter, il y a la mise en évidence des deux pôles de la vie de l'Esprit : l'onction (pôle de messianité) et l'effusion (pôle de Seigneurie) (*Hokhma* 32, pp. 37-42). A partir de ces deux pôles il est possible de penser la réalité de l'Esprit et de son travail au coeur du monde dans les termes d'une radicalité authentiquement pneumatologique et non christologique (les pôles Croix-Résurrection). Cette recherche pneumatologique ne fait que commencer. Le mémoire

de Serge Carrel sur le corps comme lieu épiphanique, publié dans ce numéro et le prochain *Hokhma*, me semble partager certaines de ces intuitions. D'autres étudiants, à l'intérieur et à l'extérieur de la revue, travaillent sur le renouvellement de la pneumatologie protestante. Je souhaite qu'ils soient nombreux, mais surtout courageux car une pensée théologique inventive est nécessaire.

L'enjeu de ces recherches est de taille. Tout d'abord il s'agit de faire face à la montée des expériences spirituelles de tout ordre (religieuses ou non) et de toute provenance (chrétiennes ou non); pour ce faire, des critères pneumatologiques doivent nous permettre d'entrer dans un approfondissement et un renouvellement de la spiritualité chrétienne, dans une démarche de dialogue authentique (spirituelle) avec les "spirituels" de notre temps et, *last but not least*, dans un discernement prophétique de la finalité de la spiritualité chrétienne. L'enjeu est aussi de taille si l'on songe ensuite à la déroute actuelle du protestantisme au niveau de la communication. Tu l'imagines aisément, le journaliste que je suis n'a pas besoin de se forcer : difficulté de prises de position publiques claires et autorisées, hermétisme de la théologie, affaissement de l'identité (à l'intérieur comme à l'extérieur). Sans parler ici des vides devant lesquels se trouve la théologie pratique en tradition protestante, comme si jusqu'à présent sa contribution à la vie de l'Eglise avait été cantonnée, par les autres disciplines de la théologie, à l'apprentissage du métier de pasteur (!) et non à une véritable formation à vivre et à penser une incarnation communicante, révélatrice, que ce soit dans la pastorale, la liturgique ou la diaconie. Ce sont des signes inquiétants d'une sous-évaluation de la réflexion et d'un déficit de la formation sur tout ce qui est de l'ordre de la communication-révélation. C'est comme si les protestants estimaient qu'ayant investi sur le fond (ou le signifié) de ce qu'ils ont à communiquer (le Christ), ils n'ont plus d'effort particulier pour la recherche de la forme (ou du signifiant) de la communication (l'Esprit), celle-ci étant secondaire ou suivant automatiquement, divinement, celle-là ! Or ce n'est pas le cas. Comme j'ai essayé de le montrer pour la figure du communicateur chrétien (*Hokhma* 33 et 34), non seulement le rapport fond-forme est différent pour chaque individu, mais l'Esprit crée dans chaque situation de communication des rapports vraiment nouveaux qu'il nous faut inventer à partir des Ecritures et sous son inspiration (*Hokhma* 33, p.78).

Théologiquement aussi fondée qu'elle puisse paraître, une communication qui ne fonctionne pas, n'est-elle pas en fin de compte, pour la vie de l'Eglise, une chosification ou une idéologie, autant que la christolâtrie ou la bibliolâtrie que tu dénonces à juste titre

(3.2) ? Avec le temps la structuration sans la communication ne se découvre-t-elle pas comme une déstructuration camouflée ?

2. HÉRITAGE ET COMMUNION

La remarque sur la deuxième partie se situe dans le sillage de ce que je viens d'écrire. Le lecteur qui n'a jamais lu un de tes ouvrages et qui vient d'une communauté ou église où la théologie dialectique n'a pas exercé une influence dominante, ne pourra qu'être déconcerté par un texte comme celui que tu nous proposes. Il se posera deux questions au moins : Comment fonctionne la pensée de cet enseignant, selon quelle logique (structure) ? D'où part-il pour construire ses thèses ? A-t-il un point d'ancrage, de référence autre que son expérience ou l'élaboration de son langage ? Ces deux questions sont pertinentes et justifiées, elles expriment toute la difficulté des rapports entre églises et courants protestants, l'impossible "communion protestante".

Ces questions manifestent précisément ce que tu nous invites à considérer comme le geste protestant originaire. C'est la propension, à partir de la transcendance de Dieu, à une remise en question radicale et récurrente (*ecclesia semper reformanda*). Pour toi c'est une force en tant qu'elle oblige à placer sans cesse son héritage à la lumière de l'Evangile; mais c'est aussi une faiblesse en tant qu'elle néglige le cadre ecclésial dans lequel elle s'insère. Par la référence à la "radicalité" d'une "rupture" (1.), ton analyse du geste protestant ne me paraît pas être différente de celle de la théologie dialectique, y compris dans ses expressions existentialistes (cf. "l'accès du sujet à soi", 1.2). En ce sens, je doute qu'elle soit susceptible d'être reconnue par les protestants qui ne partagent pas les références de ton univers théologique; des croyants qui seraient plus prompts à insister sur la fidélité dans sa dimension de continuité (foi comme assurance) que de discontinuité (foi comme risque). A mon avis les deux approches se justifient mais ne peuvent se retrouver sur le terrain de la christologie.

Ce qui attire mon attention comme étant susceptible de favoriser une reprise de la question à frais nouveaux, c'est ton analyse de la faiblesse pneumatologique. Le geste protestant originaire aurait-il "mal géré" ou négligé le moment de la sanctification ? Voilà qui est nouveau sous la plume d'un professeur de dogmatique réformée, tu en conviendras. Cette faiblesse aurait-elle été reprise par l'aile gauche de la Réforme ? Tu ne l'exprimes pas ainsi mais tu laisses entendre que la "prise en compte d'un troisième terme par delà la justification et la

sanctification : "l'être-rempli-par-l'Esprit", est une confirmation symptomatique du diagnostic d'insatisfaction. C'est intéressant d'autant que le Pentecôtisme, à condition qu'il se considère comme membre de la famille protestante (ce qui n'est pas le cas de toutes ses branches), est la mouvance chrétienne bénéficiant aujourd'hui du taux d'expansion le plus élevé, exception faite du catholicisme dans certains pays du Tiers-Monde. Il me semble que sont dessinées là, dans des termes neufs, les bases ou tout au moins les prémisses d'un dialogue théologique et spirituel "intra-protestant" (pour le moins). Cela devrait réjouir non seulement les charismatiques de toute obéissance mais aussi tous ceux qui cherchent un renouveau de la foi et de la spiritualité dans les églises et communautés protestantes.

Si, te connaissant, je sais que tu es prêt à donner la priorité à un cheminement où l'être-rempli-par-l'Esprit est le donné (ce que l'on reconnaît à l'autre) sur lequel se construit l'échange, je ne sais pas si tous les lecteurs de *Hokhma* le sont aussi. Pourtant n'est-ce pas la condition première pour que le courant passe entre protestants, que la fidélité à leur héritage ne soit pas synonyme de division mais de communion ?

3. PAS DE POSITIONS VICIÉES, MAIS DES INTENTIONS VICIÉES

J'imagine que bien des lecteurs qui se seront reconnus dans les questions formulées au début du point 2 n'auront pas trouvé dans celui-ci des réponses totalement satisfaisantes. Pour que le courant passe il faut certes et d'abord que le don de l'Esprit soit reconnu chez le vis-à-vis; c'est la conviction qui anime Paul quand il rencontre les Galates: "Est-ce en raison de la pratique de la loi que vous avez reçu l'Esprit, ou parce que vous avez écouté le message de la foi ?" (3,2). Cette reconnaissance de l'être-dans-l'Esprit est première mais non primordiale, elle est conjointe à la référence scripturaire. Dans l'épître aux Galates c'est évident; après avoir reconnu que les Galates ont reçu l'Esprit, Paul les interpelle à partir des Ecritures (3,6-14). Comment donc penser et vivre ce procès de "[re]création" dont tu nous parles ? Car là est bien la question : comment, dans la communion de l'Esprit, en Eglise, en communauté, fonctionne la référence aux Ecritures ?

Je prends acte du danger que tu évoques, celui de "l'autonomisation" de l'Ecriture (1.3.4). Je crois avec toi et contre certains de mes coreligionnaires que l'aile dite "évangélique" a une

tendance dangereuse à faire de l'Ecriture un principe qui fonctionne tout seul, indépendamment du Dieu Vivant, de l'Esprit Saint. Or l'Esprit qui a inspiré les auteurs-rédacteurs, illumine aujourd'hui la lecture des textes. Chaque fois que l'on parle de "Parole de Dieu" en oubliant le rôle présent de l'Esprit Saint, on risque une objectivation de Dieu-se-révéant. Mais je regrette que tu n'aies pas mentionné avec la même clarté un autre type d'autonomisation de l'Ecriture par rapport à l'Esprit, celui de la raison historique comme principe qui fonctionne tout seul, indépendamment de l'Esprit Saint. Or l'Esprit qui illumine aujourd'hui la lecture des savants et des ignorants, leur révèle du même coup l'inspiration du ou des auteurs-rédacteurs. Chaque fois que l'on parle des Ecritures en oubliant le rôle passé de l'Esprit (celui qui a inspiré leurs auteurs), on risque (à terme) une subjectivisation de Dieu-se-révéant.

Ton souhait d'une reprise trinitaire de la question (2.) montre que tu n'es pas satisfait des positions où se sont retranchés les différents protagonistes. Je l'ai écrit au début de cette lettre, je le partage. Comment donc faire redémarrer la méditation trinitaire ? Permetts-moi de faire un détour par la politique pour réagir au diagnostic sur le fond duquel tu élabores tes propositions. Sur la scène politique, les acteurs, quand un adversaire est un extrémiste avéré dont le succès est grandissant, reconnaissent volontiers qu'il pose de bonnes questions mais malheureusement donne de mauvaises réponses. C'est une manière d'admettre la pertinence des questions qu'il pose tout en dénonçant les intentions vicieuses qui se cachent derrière la réponse. Je crois que sur la scène théologique se posent le même genre de problèmes.

Pour que le débat "démocratique" (fondé sur la reconnaissance de l'autre en Jésus-Christ) puisse s'engager, quelle compréhension de l'autre doit-on mettre en oeuvre ? Dans un paragraphe très intéressant (1.3.1), tu me sembles donner tes règles du jeu en évoquant à propos des positions supra-naturalistes, un "vice fondamental qui affecte la position des questions, quelle que soit par ailleurs la justesse ou non des intentions des personnes". Je partage ta critique du supra-naturalisme (à étendre au naturalisme) mais pas les règles du jeu que tu dégages de ta méditation trinitaire. Je crois, au nom de la pneumatologie (mais ce n'est pas le lieu de le développer ici), que ces règles doivent être inversées. Ce n'est pas la position des questions qui est viciée — comment sais-tu que ta position ne l'est pas ? — mais l'intention des personnes !

Il me semble qu'en théologie (comme en politique ?), si tu ne reconnais pas à la position de l'autre une pertinence théologique

(qu'elle soit juste ou non au niveau de l'épistémologie scientifique), tu ne peux pas prétendre à un discernement théologique de ses intentions. N'est-ce pas en reconnaissant la pertinence (toujours paradoxale) de la position de l'autre (*simul justus et peccator*) que tu t'ouvres à l'Esprit pour qu'Il te donne non seulement de discerner le vice lové dans certaines de ses intentions, mais aussi que l'Esprit te permette de lui communiquer ton discernement de façon à ce qu'il puisse le recevoir ?

Ce renversement n'est-il pas exigé par une raison de structure ? A savoir qu'ayant reçu une Ecriture, nous sommes placés par elle dans la position de témoins tout autant que de garants. "Parce que l'Ecriture est lettre (totalité canonique, circonscrite, et fait matériel incarné)" (2.2.5), elle délimite et justifie des positions. Des positions qui ne sont pas viciées a priori, puisqu'elles sont celles des lecteurs; elles ne sont pas viciées tant qu'elles sont et restent humblement des positions de lecteurs (dans le temps, l'espace et la culture). C'est a posteriori, au travers de la lecture et des conséquences éthiques et pratiques qu'on en tire, que les intentions du lecteur peuvent révéler leur vice.

Pour que le courant passe entre lecteurs des Ecritures ne faut-il pas reconnaître a priori qu'il n'y a pas de position viciée ? Tout au plus se dégage-t-il a posteriori, au fur et à mesure de la lecture, des intentions douteuses que l'Esprit te donne, nous donne, de discerner chez les uns et chez les autres !

Au plaisir de continuer l'échange.

Bien à toi,
Michel